

Psychanalyse
pour le temps présent

Du même auteur

Le bon d'être
poèmes, Cosmose, 1975

28 haïkus corps à corps
poèmes, Cosmose, 1978

À deux mains
nouvelles (en collaboration avec Jean-Pierre Campagne), Cosmose, 1978

Joë Bousquet, un homme en marche
Cosmose, 1999

« Les obstacles à l'écriture », dans Jean-Luc Martinet et coll.
Les éducateurs aujourd'hui, Dunod, 1993

Parole d'éduc. Éducateur spécialisé au quotidien
érès, 1995

Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne
L'Harmattan, 1996

Le travail d'éducateur spécialisé. Éthique et pratique
Dunod, 1997 (2^e édition augmentée en 2000)

« Sortir du trou bleu », dans Charles Gardou et coll.
Les professionnels auprès des personnes handicapées
érès, 1997

Le quotidien dans les pratiques sociales
Théétète, 1998

L'acte éducatif. Clinique de l'éducation spécialisée
érès, 1998

« Le temps du sujet », dans *Les usagers de l'action sociale*
L'Harmattan, 2000

La pratique des écrits professionnels en éducation spécialisée
Dunod, 2000

Du Travail social à la psychanalyse
Éditions du Champ Social, 2001

Le transfert dans la relation éducative
Dunod, 2002

Joseph Rouzel

Psychanalyse
pour le temps présent

Amour obscur, noir désir

ères

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2271-4
Première édition © Éditions érès 2002
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

1. Psychanalyse pour le temps présent	7
---	---

AISES ET MALAISES DANS LA CULTURE

2. Il n'y a pas de prévention contre la vérité.	17
3. La lettre de l'inconscient	31
4. De sa vie, faire œuvre	43
5. Parlez : y a rien à voir	53
6. Joyce et le cartel	65

DE NOS JOURS, LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

7. Un homme à la mère	77
8. <i>Tempus transit gelidum</i>	87
9. L'homme qui n'avait pas le temps	99
10. La saveur du réel	105
11. Entre routines et surgissements, les sentiers de la création	115
Bibliographie	139

*« Mes yeux sont perdus dans le noir, perdus,
Mes yeux sont perdus dans le noir, amour.
À nouveau. Plus rien. Amour obscur, noir désir. »*
James Joyce, Giacomo Joyce.

*« Tous demandent qu'est devenu amour
et moi à tous je dirai la vérité
semblablement comme le soleil d'été
qui en tous lieux montre sa resplendeur
au soir s'en va se coucher semblablement
a fait amour et quand il a tout parcouru
et ne rencontre rien qui soit à son goût
il s'en retourne là d'où il vient premièrement. »*
Rigaut Barbezieux, troubadour.

À mes analysants, qui m'enseignent.

Aux analystes qui m'en-saignèrent.

À Rémy Puyuelo, à Ly Thanh Thang,
psychanalystes et hommes de qualité,
pour leur reconnaissance et leur souci
de sortir des sentiers battus.

Aux poètes, qui...

1

Psychanalyse pour le temps présent

« Il faut penser aussi à celui qui oublie où va la route. »

Héraclite, Fragment 71.

Pourquoi devient-on psychanalyste ? On serait tenté, tant la question est embarrassante, de la détourner rapidement vers un « comment ? ». Là, on peut se lancer dans des explications : ce qui a amené à l'analyse, le sentiment d'être au bout du rouleau... Puis suivraient le récit du déroulement de la cure, les grandes étapes, les chausse-trappes, les avancées et les reculades. On terminerait par ce qui est venu mettre fin à ce travail harassant de parole. Traversée du fantasme, prévient Lacan. Non qu'on s'en débarrasse, ça serait plutôt alors un nouveau fantasme, bien ciselé celui-là, que de vivre sans fantasme. Il faut entendre la traversée au sens de traversée du désert : on l'a parcouru, on s'y est égratigné les pieds et l'âme, on sait qu'il est là, on a appris à faire avec. On pourrait même mettre en scène le final qui clôt cette série de rencontres entre un qui jacte et un qui ne moufte pas.

Mais tout cela ne dit rien de la raison pour laquelle on choisit un beau jour d'occuper ce que, pendant toutes ces années, je me représentais comme « la place du mort ». La question exige une autre logique, elle réclame un acte. Dans cet ouvrage on pourra prendre acte de ce qui m'a

conduit à occuper la place. Voilà la réponse à la question. C'est le même type de réponse que fait Heidegger à la question de l'être : « Cette compréhension de l'être est elle-même l'être ; elle n'est pas un attribut, mais le mode d'existence de l'homme. » La réponse est dans l'acte que l'analyste soutient. Paradoxalement, dans une figure de rhétorique, l'antimétabole, qui rejoint une figure topologique, à savoir la bande de Möbius, on peut dire que la réponse à la question, c'est la question elle-même. Il n'y a aucune justification possible. Lacan avait imaginé un dispositif, la passe, pour tenter de recueillir la réponse apportée subjectivement par chaque analyste qui se confronte à cette question tenace : pourquoi devient-on analyste ? Mais bien souvent, la passe, que Lacan voulait au début témoignage devant des pairs, s'est transformée en commission d'agrément sous l'égide d'un jury. Les passants cherchent une autorisation « autorisée » là où l'analyste est seul devant un choix. Il ne s'autorise « que de lui-même », dit Lacan. Et si, quelques années plus tard, il ajoute : « et de quelques autres », les quelques autres en question sont les pairs sur lesquels l'analyste s'appuie pour soutenir ses choix. En aucun cas, ils ne sauraient lui délivrer une quelconque autorisation. Autrement dit, de ce choix, qui bien souvent lui échappe, dont il n'est pas le maître, il se fait l'auteur. Là où ça choisit en lui, le je doit l'affirmer en son propre nom. Et non pas au nom d'une école, d'une association ou d'un groupe qui feraient autorité ou autorisation. La fonction des ces « contenants », dont on ne saurait par ailleurs se passer, est de favoriser chez les analystes, dans la confrontation à des pairs, la mise à l'épreuve de ce qui les engage, je dirais même de ce qui les « langage ». L'analyste comme tout sujet est seul face à l'assomption de son désir. C'est pourquoi il existe d'autres modalités de passe, comme celle qui consiste à soutenir une position analytique dans l'espace social, à travers un enseignement, une publication, une intervention... On ne peut accepter le terme méprisant de Lacan de « poubelliciation » alors que ses *Écrits* et *Autres Écrits* font recette. Il s'agit de jouer la partie analytique y compris dans un cercle élargi de lecteurs, non ésotérique, dans ce que Martin Heidegger nommait un ouvert. Alors la psychanalyse, comme toute production humaine est une affaire qui regarde tout le monde. Entrée dans la culture, qu'on le veuille ou non, elle échappe aux volontés de contrôle et d'enfermement des uns et des autres. Convoqué sur les plateaux de télé et dans les journaux à répondre de tout, l'analyste ne peut sortir de l'arène. La seule voie praticable est de répondre en acte, au sens latin du terme *respondere*, répondre de sa présence et de ce qui la fonde, car comme l'affirme Lacan dans « La science et la vérité », « de notre position de sujet nous sommes toujours responsables ».

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est que je n'ai pas pu faire autrement, ça s'est imposé, ça a été plus fort que moi. Comme le symptôme, comme l'inconscient. C'est plus fort que soi, ça met hors de soi. La deuxième chose dont je peux faire part, c'est la valse-hésitation au moment de prendre la décision. Étais-je à la hauteur ? Avais-je assez éclairci mes motivations ? Était-ce ma voie ? Autant de virevoltes de l'imaginaire. Puis un jour, après une rencontre mouvementée avec un analyste qui guidait mes pas, j'ai compris qu'il fallait sauter dans le vide. « La rose est sans pourquoi », écrit Angelus Silésius. L'analyste est sans pourquoi. Ce qui n'empêche pas de se poser la question en permanence. Tant qu'elle reste ouverte, il peut y avoir de l'analyse. Quant à l'être de celui qui choisit, bien malgré soi, c'est-à-dire malgré son moi, de supporter l'analyse, parce qu'on le nomme analyste c'est un fonctionnaire : il est là pour que ça fonctionne, si possible sans trop d'encombre. Donc la question de l'être de l'analyste, comme nous le rappelle Lacan, est plus que secondaire. Qui oserait en effet prétendre être à la hauteur de cette fonction ? Il y va plutôt d'une certaine humilité devant la tâche : qu'il en soit fait selon sa volonté et non la mienne. Sa volonté ? La volonté de qui ? Sûrement pas celle de l'analyste, pas plus celle de l'analysant. Alors de qui ? La volonté de ce qui est sans nom et sans image. La volonté de ce qui cherche forme. Là où l'on colla allègrement, dans les religions, une figure de la divinité. En ce lieu, dans la psychanalyse, jaillit une volonté en puissance, non réalisée, potentielle. En ce lieu, rien n'a lieu que le lieu, pour reprendre une formule de Mallarmé. Et de ce lieu non-lieu advient ce qui n'a pas eu lieu. Ce lieu n'est pas sans volonté.

C'est du lieu de ses imperfections, de son manque-à-être plus ou moins assumé, que l'analyste fait fonction. Il fait fonction de quoi ? Il fait fonction d'objet @¹ pour un autre. Il fait trou dans la demande de complétude de l'autre (aller mieux, supprimer le symptôme, savoir...) et il l'invite à border ce trou, à la façon dont les couturières fabriquent les boutonsnières, en entourant l'absence, du faufil de la présence des signifiants : couture du semblant ! Pour que la rencontre d'un sujet avec ce qui l'habite, fonctionne, qu'il accepte de poursuivre sa route en boitant. Boiter n'est pas péché. Or ce n'est pas ce que sollicite le patient ; ce qu'il exige, lui, dans sa demande, toujours la même, lancinante, incessante, c'est : « Ça ne va pas, dites-moi pourquoi, et surtout faites que ça aille mieux... » L'analyste

1. Nous suivons ici la suggestion de Jeanne Granon-Lafont, d'utiliser l'arobase (@) pour transcrire l'objet *a*, dans la mesure où, précise-t-elle, il « mérite le statut d'un signe plus que d'une lettre » (Granon-Lafont, 1989).

laisse entendre qu'il y a bien une raison à cette « foirade », comme l'écrit Samuel Beckett, mais il ne la dit pas, au contraire du médecin. La cause, c'est la cause freudienne, autrement dit le sujet lui-même. La cause n'est pas extérieure au sujet et pourtant elle le met hors de lui : *extime*, précise Lacan. Mais ce n'est pas la peine de le lui dire, au patient. Soit il ne le comprendrait pas, soit il le comprendrait trop vite, et il s'en ferait une défense ou une tour d'ivoire. Il s'agit juste de lui proposer d'en faire l'épreuve. En l'invitant à dire ce qui lui passe par la tête et tout ce qui lui passe, à dire, comme le précise Freud à propos de la règle fondamentale, « non seulement ce qu'il sait, mais surtout ce qu'il ne sait pas », des bêtises, des incongruités, des bavasseries (Lacan), l'analyste sait que son patient va être conduit à une impasse. Il y a un lieu où l'analysant lui aussi est sans pourquoi. En ce lieu la volonté est sans pourquoi. C'est dans ce lieu, qui est aussi un non-lieu, que naît un analyste. Un analyste a lieu. Pas lieu d'être, ni lieu de faire. Il prend place à partir justement d'un déplacement opéré dans sa cure. Cette place d'analyste, on peut concevoir qu'on la dise déplacée. Ce déplacement est sans raison, mais pas sans cause. Ce qui suscite son désir d'occuper cette place est sans nom et sans image, c'est un trou dans le savoir ; « amour obscur, noir désir » comme l'écrit James Joyce. L'analyste fait bord à un trou qu'il laisse béant, dans lequel l'analysant va s'engouffrer, jusqu'à ce qu'il comprenne que ce trou, que l'analyste lui prête, jaillit de lui-même. Le désir de l'analyste est désir du désir de l'autre. C'est-à-dire au fond désir de rien, désir de maintenir au cœur du monde l'énigme de l'être à la fois manquant et parlant. Un désir troué, sans complétude possible, un désir sans objet autre qu'un objet constitué par et dans le langage, comme perdu, parce qu'il n'a jamais existé. Œuvre au noir que l'analyse.

Pour ce faire, l'analyste ne vit pas comme un ermite dans le désert, ou un stylite perché sur son pilier, loin des hommes et du monde. Ce n'est pas un mystique, même si parfois il s'approche des marges de cette pratique spirituelle. Il vit dans son siècle, parmi ses prétendus semblables, sans se rendre dupe de cette vraie-semblance. Il est marié, a des enfants qui lui en font voir des vertes et des pas mûres, il regarde la télé, lit les journaux et navigue sur Internet. Il se tient au courant de ce qui agite et anime le monde. En fait c'est un poète, au sens premier du terme, un fabricant. Ce n'est pas pour rien que, dans les dernières années de son enseignement, Lacan réclame à cor et à cri que les analystes deviennent poètes. L'analyste fabrique à partir d'une matière première, le signifiant. Ce qu'il fabrique, c'est du vide, et la nature en a horreur. Il creuse un trou là où le signifiant tente de le refermer. Il rouvre les questions là où les explications veulent sceller une réponse définitive. C'est dans la culture un empêcheur de

tourner en rond. Il est donc attentif à la façon dont les signifiants, par leur circulation, tentent de circonscrire ce qui fait malaise dans toute civilisation, à savoir que ça cloche, que le fait de vivre ensemble n'est pas fait pour s'arranger. C'est pourquoi l'on trouvera aussi ici des réflexions concernant l'exclusion sociale ou la prévention. Parfois l'analyste se déplace et intervient dans le champ social : dans un travail de supervision, par exemple. Il s'intéresse à l'art et à la création, et finalement à toute modalité de traitement de la pulsion, que ce soit sous les formes socialement acceptées de la sublimation ou mal acceptées du symptôme. Il prête attention à ce que Freud nomme les formations de l'inconscient et à ses manifestations dans l'espace de la culture contemporaine. C'est enveloppé de ces formes actuelles dans lesquelles il enchâsse son symptôme, qu'un sujet vient chez un psychanalyste, pour y frayer un chemin singulier. Le plus souvent sur les chemins déjà ouverts, il fait du surplace. La demande d'analyse est au fond toujours une demande de relance du désir. Cette relance n'opère que dans l'insertion d'un espace vide au sein du réseau des signifiants qui appareillent un sujet. S'il a « une case de vide », comme dans ce jeu d'enfants que l'on nomme taquin ou pousse-pousse, le sujet peut alors de nouveau se laisser déplacer par les constellations signifiantes qui l'habitent et l'enveloppent. C'est une des raisons de la réponse silencieuse de l'analyste à cette demande : arrimer dans son silence et supporter dans son propre corps ce vide central qui inscrit le manque-à-être et fait relance au désir tournant sans cesse autour d'obscur objets, dans les mouvements de l'amour et de la haine, vers une destination qui n'existe pas. Appareillé aux révolutions impulsées par la parole, le sujet est condamné à tourner en cage tel un écureuil. Ce qui le fait tourner, c'est l'appel d'une cause lointaine et désespérée : traquer, comme l'Homme de la Manche, l'inaccessible étoile. Parfois, il s'essouffle, fait du surplace, il ne veut plus s'engager plus avant dans cette course folle : il symptomatise. Mais en accolant son symptôme au corps du psychanalyste qui se présente en creux, en manque, il peut poursuivre la quête. Et c'est reparti pour le combat contre les moulins à vent ou les moulins à paroles ! Tout contre.

Le malaise dans notre civilisation prend la forme particulière de la relégation, de la ségrégation, voire de l'exclusion du sujet. Une tentative de forclusion généralisée, telle semble bien être la retombée principale de ce discours de maîtrise. Le développement tous azimuts du discours de la science a petit à petit infiltré notre quotidien. Les conséquences en sont patentes : désintéressement de la parole de chaque sujet comme seule source de vérité, transmission d'un monde sans limite aux plus jeunes, la consommation des biens venant remplacer la parole comme prise en compte du malaise, d'où un développement idéologique qui se résume à

deux impératifs : « toujours plus » et « tout, tout de suite ». À cela il faut ajouter l'effondrement des grands repères de pensée et de pratique collectives comme la religion ou la politique. Le lien social qui ne tient ensemble un groupe humain, pays, nation, continent, que d'être fondé sur le partage de quelques signifiants « comme Un », se délie pour emprunter des formes nouvelles. Ces formes qui sont là, ces nouvelles formations signifiantes sous-jacentes, travaillant dans l'ombre, on ne peut les voir, sauf à l'œuvre. Il est indispensable à l'analyste d'en étudier l'avènement, parce que c'est à partir de ces formes mêmes, ce qu'on appelle la culture, que chaque sujet tente, tant bien que mal, de traiter le noyau de réel qui l'habite et le hante, et qui parfois même le gangrène et lui pourrit l'existence. Au point, pour certains, d'aller demander de l'aide à un analyste. Cette part de jouissance incroyable, tout sujet tente de la métaboliser, de la « d'homestiquer » en l'appareillant aux signifiants du temps présent. La façon dont « chaque un » se débrouille avec cette jouissance à partir des signifiants actuels de sa culture, lui appartient en propre. Tout sujet est unique. Depuis que l'humain est apparu sur terre, aucun sujet n'est semblable, même si la structure qui le fait apparaître (et s'évanouir) aux détours du signifiant reste identique. Mettre l'accent sur le sujet et son lieu d'avènement dans la parole, comme le promeut la pratique analytique, fait de cette pratique singulière l'envers du discours de la science. Là où la science biogénétique explore la duplication des embryons par clonage, la psychanalyse porte toute son attention sur l'unicité non seulement du sujet mais de chaque parole qui le fait naître. Là où la sociologie de masse ne rêve que d'englober dans de grands ensembles de population la compréhension de ce qui se passe dans notre société dite post-moderne, la cure analytique invite chaque sujet à tenir une parole propre et à se confronter à l'avènement de la vérité que produit cette parole. Et cela un par un. Il n'y a pas de psychanalyse des groupes, des familles, ou des quartiers. La psychanalyse ne se soutient que du cas par cas. Ses découvertes ne sont pas duplicables, mais chaque fois à remettre sur le métier.

Les analystes gardent le silence la plupart du temps, en tout cas dans leur exercice, on les peut donc dire gardiens du silence². Gardiens du silence dans un brouhaha qui envahit notre monde, où le règne des communications tente de remplacer le commerce de la parole, où les nouvelles pleuvent comme orage d'automne, où l'on ne sait plus où donner de la tête, qui croire, à qui parler... L'analyste occupe ce creux dans le symbolique que ne cessent de border des signifiants particuliers : non seulement il garde le silence, mais il fait le mort, et au bout du compte il

2. Voir Françoise Fonteneau, *L'Éthique du silence. Wittgenstein et Lacan*, Paris, Le Seuil, 1999.

incarne l'impossible du rapport sexuel. Mort et sexualité, ne sont-ils pas les bordures de ce qui fait trou chez tout humain. C'est d'ailleurs ce que ne manque pas de nous signifier Freud lorsque, dans l'oubli de Signorelli, il aperçoit, tapies dans l'ombre, piratant le signifiant au point d'y ouvrir une trappe d'oubliette, ces deux béances : mort et sexualité. C'est ce à quoi tout sujet doit se confronter, ce qu'aucun autre ne peut faire à sa place : bricoler une margelle, plus ou moins branlante, au puits d'où jaillit nue la vérité. Le silence de l'analyste est l'incarnation, dans l'ordre du langage, de ce qui, fondamentalement, lui fait pièce. L'analyste ne garde pas le silence pour se taire, mais pour faire résonner ce point de faille. Si l'analysant fait, dans sa parole, littoral à cette fêlure, il se l'approprie : sa parole s'en trouve trouée. C'est la seule façon de faire avec ce que le symptôme venait, tant bien que mal, colmater.

C'est ce que met en scène Balthasar Gracian dans ce petit apologue, tiré de son *Criticon*³.

« Ils se mirent à déambuler au milieu des boutiques. Ils virent une enseigne qui portait écrit : "Ici on vend le pire et le meilleur". Ils entrèrent et trouvèrent que l'on y vendait des langues : pour se taire, les meilleures, pour se les tourner dans la bouche et d'autres qui se collaient au palais. Un peu plus loin, loin de crier sa marchandise, un marchand leur faisait signe de se taire.

"Que vend-il celui-là ? dit Andrenio.

– Mais comme il disait ces mots, l'autre lui fit signe de ne mot dire.

– Mais comment saurons-nous alors ce que tu vends ?

– Il n'y a pas de doute, dit Egenio, il vend du silence.

– Demandons quel est le prix, dit Critile, je voudrais m'en fournir en quantité car je sais que nous n'en trouverons pas ailleurs."

"Le prix du silence, leur répondit-on, c'est aussi le silence.

– Comment est-ce possible ? Si on vend du silence, comment peut-on le payer de la même monnaie ?" »

Le silence de l'analyste ne se justifie que de cette visée : que le patient en fasse l'épreuve et en paie le prix.

Mais si l'analyste est le gardien du silence, pourquoi tous ces écrits en dehors de la cure, pourquoi ces réunions, ces colloques, ces groupes de travail, ces journées de réflexion, ces séminaires ? Pourquoi ces bavardages ? Et pourquoi ce livre, un de plus ? Il faut bien se rendre à l'évidence : le silence ne jaillit pas de lui-même, il s'agit d'en accueillir la rencontre, dans la parole et l'écriture. Un trou n'existe pas sans un bord ;

3. Balthasar Gracian, *Le Criticon*, Nantes, Édition du Passeur, 1993, p. 98.

pas plus que le silence sans la parole. C'est ce qu'affirme à sa façon Maurice Merleau-Ponty : « Le silence est un monde bruissant de paroles. » C'est dans ces trouées ménagées au silence par la parole et l'écriture, que quelque chose d'inédit peut advenir. La fonction sociale des écrits de psychanalystes se légitime de cette perspective : rouvrir sans cesse ce que la civilisation, parce que le malaise affecte chaque sujet qui la compose, ne cesse de tenter de clore. « Trop d'analystes ont l'habitude de ne pas l'ouvrir, je parle de la bouche, nous avertit Lacan en 1975. J'ose croire que leur silence n'est pas seulement le fait d'une mauvaise habitude mais d'une appréhension suffisante de la portée d'une dire silencieux⁴. »

Ce dire silencieux, il s'agit de l'écrire ! C'est ce qui fait interprétation et dans le lieu de la cure et dans l'espace social. Entendons l'interprétation au sens du musicien interprétant une partition : il y interprète même les silences⁵ ! L'objectif de l'analyste est simple : donner à entendre, à voir et à ressentir ce qu'on n'a pas : le vide. À Patrick Poivre d'Arvor qui s'étonnait de la rapidité avec laquelle elle avait écrit son roman, *La Pluie d'été*, alors qu'elle sortait d'un long coma, Marguerite Duras lui répondit : « Mais ça s'est écrit ailleurs. » Ici je tente à ma façon de donner à lire ce qui s'est écrit... ailleurs.

4. Jacques Lacan, *RSI*, 11 février 1975, *Ornicar ?*, n° 4, 1975.

5. *Le silence en psychanalyse*, sous la direction de Juan David Nasio, P. B. Payot, 2001.

AISES ET MALAISES DANS LA CULTURE

*« La culture désigne la somme totale des réalisations et dispositifs
par lesquels notre vie s'éloigne de celle de nos ancêtres animaux
et qui servent à deux fins :
la protection de l'homme contre la nature
et la réglementation des relations des hommes entre eux. »*

S. Freud, *Le Malaise dans la culture*

Il n'y a pas de prévention contre la vérité

« *Le pré : provende ou provision, issant de page bise.
Ce qui ne fut jamais, ni jamais ne sera,
c'est le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat.* »

Francis Ponge, *La Fabrique du pré*,
Skira, 1971.

La définition la plus simple et en même temps la plus proche de la source étymologique que l'on puisse donner du mot prévention est « ce qui vient dans le pré ». Le poète Léon-Paul Fargue nous le serine, le bonheur est dans le pré, cours-y vite, cours-y, vite. Le problème c'est que le malheur aussi est dans le pré, alors, dirais-je, n'y courons pas trop vite.

Mais qu'est-ce que le pré ? Et qu'est-ce qui peut bien venir dans le pré ?

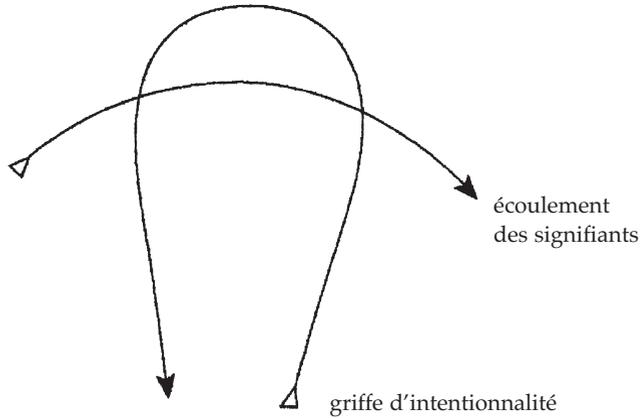
Pour répondre à cette question nous irons à la rencontre d'un autre poète, qui a consacré toute une œuvre à *La Fabrique du pré*. Le pré, nous dit Francis Ponge, c'est aussi bien la prairie, que le pré de la pré-position, ce qui pré-cède, c'est aussi donc le pré de la présence. Le lieu où la présence du sujet advient. C'est un lieu logique, un topos. Ce que Martin Heidegger nomme l'ouvert. Un espace du possible, pourrait-on dire aussi. Ce pré qui précède le sujet et là où il a lieu, ce pré où il s'ébat et où il s'égare, est un

pré langagier par essence. « Tout ce qui existe est situé », c'est ainsi que débute le *Cornet à dé* de Max Jacob. Le pré ou le site du sujet. Ce site d'où quelque chose peut émerger, où il peut se passer quelque chose, c'est le pré.

« Quand Cézanne, écrit Maldiney dans *Regard, parole, espace*, dressé dans la carriole de son cocher, en proie à une sorte d'extase qui commence à descendre jusqu'à l'autre s'écrie : "Regardez ! Les bleus ! Les bleus là-bas sous les pins", ces bleus sont l'organe de sa communication avec le monde, le moment pathétique de sa présence totale à leur apparaître ». Les bleus sous les pins pour Cézanne, c'est le pré. C'est rien, mais ce rien ce n'est pas rien, c'est ce dont procède l'avènement de la Chose. C'est un vide, celui-là même que Chouang-Tseu désigne comme jointure de l'os, dans une image dont Lacan fera son miel : « Les jointures de l'os du bœuf comportent des interstices et le tranchant du couteau du boucher n'a pas d'épaisseur. Celui qui sait enfoncer le tranchant très mince dans les interstices manie son couteau avec aisance, parce qu'il opère à travers les vides ». Ce pré, on pourra aussi bien le repérer dans l'*Entwurf* de Freud ou dans la lettre 52 lorsqu'il pose qu'une inscription psychique intervient sur le lieu d'un effacement, ou que la relation à autrui (*Nebenmensch*) se fait du lieu d'un vidage d'être, du lieu d'une évidence (*das Ding*). Ou encore chez Lacan qui dans le séminaire sur *L'identification* pose en préalable à la lettre d'écriture ce qu'il désigne comme « effaçon ». Entendons évidemment le pré chez un poète comme Stéphane Mallarmé qui, une fois parachevée la course du destin dans *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, termine en proférant que « rien n'aura eu lieu que le lieu ». Cela pour poser quelques jalons à ce qui va suivre, pour céder au pré qui sous-tend l'idée de prévention. Le pré c'est ce qui permet que ce qui n'a pas eu lieu ait un lieu. De là à vouloir le maîtriser pour faire advenir ce qu'on voudrait qu'il advienne, comme le font toutes les campagnes dites de prévention, on peut mesurer l'écart.

Ce qu'il y a dans le pré, ce qui y verdoie et y poudroie, c'est le signifiant comme premier. La prévention est bien ce mouvement de la pensée qui prend appui sur une constellation de signifiants pour en tirer un savoir de ce qui nous échappe, l'inconscient, mais aussi le futur. Le signifiant, non seulement précède le sujet, mais en l'effectuant, il le prévient. Il le fait venir dans le pré. Ce pré est un pré logique plus qu'un pré carré. Est-ce que prévenu un sujet en vaut deux, c'est-à-dire un entier, puisque comme me l'annonçait une analysante, saisie par la levée d'un séance au mitan d'une phrase : le problème c'est d'être coupée au beau milieu ? Est-ce que le sujet, plus ou moins mal barré, se reconstituerait dans la prévention comme entier, non fendu par la castration, assurant avec le Cinna de

Corneille : « Je suis maître de moi comme de l'univers » ? En fait, chacun sait, sans être grand clerc, qu'il n'en est rien : on a beau être prévenu, c'est dans le pré qu'il se déploie, le sujet. Cela tient à un appareil particulier qui parasite sans cesse le corps humain, comme une prothèse (une prothèse, ce qui se profile en avant de toute thèse). Cet appareil, c'est le langage. Lacan, au début des *Formations de l'inconscient*, dans un schéma dit du graphe qui ressemble étrangement à un ouvre-bouteille, présente ainsi cet appareil.



On en entrevoit bien certaines conséquences, notamment en ce qui concerne la détermination d'un pré, celui de l'écoulement des signifiants selon une coulée nommée phrase qu'un signe diacritique, un point d'arrêt, vient stopper, comme on le dit en langage de couturière, faute de quoi le sens se fauflerait. Le deuxième axe est rétrograde, c'est une sorte de hameçon qui dans l'après-coup permet de crocher ce qui vient du pré des signifiants, et d'y porter une griffe d'intentionnalité, selon Lacan. Sorte de hameçon du désir, qui fait les significations, en croisant la ligne du pré en deux instances : le message et le code. C'est en ces lieux que se fabrique le sens et bien entendu les équivoques, donc le non-sens. Ce petit schéma en décapsuleur donne à voir deux dimensions : celle du pré comme défilé des signifiants ; et celle de l'après, comme « gaffe » des signifiants. La gaffe est un instrument qui sert aux pêcheurs à accrocher ; mais c'est aussi le ratage que l'on sait. Faire gaffe, ce n'est pas de la prévention, ça consiste avant tout à se tenir prêt : on ne sait jamais ce qui peut arriver. « Tenez-vous prêts, ordonne Jésus à ses disciples, vous ne connaissez, ni le jour, ni

l'heure. » Il parle de la mort qui vient à pas de velours selon les deux axes du graphe. D'abord comme une croyance, nous sommes tous mortels ; ensuite comme une interprétation, je suis mortel et là soit je veux en savoir quelque chose, soit je n'en veux rien savoir. En tant qu'êtres habitant le langage, il s'agit toujours de ce qui va advenir de nous comme assujettis à ces instances. « J'ai peur, nous dit Samuel Beckett, dans ce magnifique roman qu'est *L'Innommable*, de ce que les mots vont faire de moi. »

Donc il y a autre chose que des signifiants dans ce pré. Il y a aussi des répétitions, c'est-à-dire des assemblages de signifiants, des constellations, qui, tels les astres de la voûte céleste, inscrivent leur révolution immuable dans le ciel du sujet. Ainsi en est-il de ce jeune toxicomane que j'ai rencontré il y a quelques années dans un centre d'accueil. À l'assistante de service social qui lui faisait la leçon à propos des aiguilles de seringue qu'il faut stériliser avant toute injection, ce jeune a répondu : « je sais bien, mais quand même... ». On a beau savoir, non seulement ce savoir scientifique sur le virus du sida ne prenait pas, mais il fonctionne plutôt comme une prédiction. Ça fait injonction à la jouissance. Ça conforte la répétition qui est finalement une façon d'apaiser la jouissance tout en se déroband à la morsure du signifiant. C'est pourquoi d'ailleurs Freud envisage le symptôme comme un compromis, quand ce n'est pas une compromission. Cette répétition annoncée et sa mise en acte dans un complexe qui se présente comme un nouage de signifiants, c'est un peu ce que raconte ce petit apologue. Il était une fois un scorpion qui voulait traverser une rivière. Il s'adresse à une grenouille et lui demande de le faire passer de l'autre côté. La grenouille hésite, tergiverse :

« Écoute, je n'y tiens guère, chacun sait que les scorpions piquent leur proie, alors je vais me noyer. »

– « Mais non, mais non, la belle, fait le scorpion, parce que si je te pique, moi aussi je vais me noyer. »

Convaincue par l'argument, somme toute très raisonnable, la grenouille accepte de lui rendre service. Arrivé au beau milieu de l'eau, le scorpion pique la grenouille, qui avant de couler s'étonne : « Mais enfin qu'est-ce qui te prend ? – Je sais bien, rétorque le scorpion, en coulant à son tour, mais c'est plus fort que moi. »

De façon plus triviale je me souviens des campagnes de prévention de l'alcoolisme en ma Bretagne natale. Des gens très savants se déplaçaient d'école en école pour exhiber à nos yeux d'enfants médusés des foies éclatés, des estomacs rongés, des œsophages ravagés projetés sur grand écran. Ces films non seulement nous laissaient de marbre, mais firent dire à certains, reprenant en chœur le slogan « l'alcool tue lentement » : « On s'en fout, on n'est pas pressés. »